Sophie DELAPORTE, *Visages de guerre. Les gueules cassées de la Grande Guerre à l'Afghanistan*

Paris, Belin, coll. Contemporaine, 2017, 368 pages

Paul-Arthur Tortosa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21721>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.21721

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 349-351

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Paul-Arthur Tortosa, « Sophie DELAPORTE, *Visages de guerre. Les gueules cassées de la Grande Guerre à l'Afghanistan* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 22 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21721>

(pp. 212-214), le tout appuyé sur une culture « viriliste » (pp. 214-216) et politique qui s'incarne dans des vibrants « Vive l'anarchie ! » (pp. 217-219) bientôt repris par des condamnés éloignés du politique (pp. 221-223). Cette prise sinon de pouvoir du moins des responsabilités des condamnés sur la cérémonie de mort dont ils sont le centre, cette « contre-culture de l'échafaud » (p. 208), subvertit l'effet d'exemplarité jusqu'alors recherché par la société. Il est vrai que la Troisième République, supprimant les fers, l'échafaud, la messe, en privilégiant la rapidité sur le cérémonial, a sécularisé la peine capitale (pp. 223-235) et renforcé le camp des abolitionnistes en la rendant insignifiante (p. 235).

Le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Reposer en paix », s'interroge sur le devenir des corps (pp. 238-270). Construit sur une trame chronologique, cet ultime chapitre dresse le constat d'une imprécision légale. Si la famille ne réclame pas le corps, et c'est rare du moins au début de la période (p. 249), après une demande explicite, à la médecine que celui-ci échoit, autrement il est enterré sans grande cérémonie et avec une désinvolture certaine (pp. 238-245). La médecine est intéressée par ces corps en bon état et les professeurs se pressent au pied de la guillotine, pour s'assurer leur disposition pour leurs étudiants voire pour des expériences (pp. 247-255). À la fin du XIX^e siècle, alors que les condamnés se réapproprient le cérémonial de leur exécution, ils entendent disposer de leur corps, les légant à la médecine ou réclamant une inhumation respectueuse, la justice restreint désormais le libre accès de la médecine aux corps des suppliciés (pp. 265-270). Ainsi l'exécuté rejoint-il la société après sa mort.

L'ouvrage d'Anne Carol est extrêmement riche, se terminant sur l'abolition, il en démontre les ressorts à travers ce qu'elle nomme une « micro histoire sensible de l'exécution » (p. 280) traversant un siècle où l'on est passé d'un échafaud exemplaire à une exécution de plus en plus discrète comme en catimini, ce qui sera chose faite en 1939 (p. 273), où cesse la publicité du supplice désormais contenu dans les murs de la prison. Mais ces aspects généraux de son travail, pour en être le résultat, ne doivent pas faire oublier une érudition distancée, nourrie d'une recherche qui, sans viser à l'exhaustivité, paraît parfois y atteindre, et surtout un sens de l'humain remarquable, collant à l'archive et s'en détachant avec une intelligence de la condition humaine qui est le signe des meilleur·e·s historien·ne·s.

Michel Cadé

Cressem, université de Perpignan Via Domitia, F-66860
cade[at]univ-perp.fr

Sophie DELAPORTE, *Visages de guerre. Les gueules cassées de la Grande Guerre à l'Afghanistan*
Paris, Belin, coll. Contemporaine, 2017, 368 pages

Après *Gueules Cassées. Blessés de la face de la Grande Guerre* (Paris, Éd. Noësis, 1996), ce livre prolonge la réflexion de l'autrice sur l'atteinte faciale en temps de guerre. Dans ce nouvel ouvrage, Sophie Delaporte propose un élargissement à la fois chronologique et géographique de ses perspectives. L'étude commence désormais avec la guerre de Sécession et se termine avec les opérations américaines au Moyen-Orient au début du XXI^e siècle. Ensuite, Grande-Bretagne et États-Unis intègrent un récit auparavant centré sur la France. Par ailleurs, la proximité avec l'anthropologie est marquée dès la préface confiée à Stéphane Audoin-Rouzeau, auteur de *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre (XIX^e-XX^e siècles)* (Paris, Éd. Le Seuil, 2008). Cette influence se traduit par une volonté militante de combattre le déni des sociétés occidentales face à la guerre, car de cette dernière « et du traitement atroce que celle-ci inflige aux corps de ses victimes [...] elles préfèrent ne rien voir » (p. 11).

L'ouvrage se décompose en trois parties abordant chacune la défiguration au combat dans une perspective différente. La première donne la parole aux acteurs eux-mêmes afin de proposer une histoire intime de la blessure, Sophie Delaporte déplorant que, dans la littérature, « les "gueules cassées" [n'aient] pas dit leur expérience de la défiguration » (p. 14). L'expérience de trois personnes – Albert Jugon, Jean Lequertier et Jason Hare – est reconstituée à partir de leurs correspondances et d'entretiens avec ces derniers ou leur famille. Cette approche est nécessaire en raison des lacunes des archives officielles : par exemple, Jean Lequertier, « n'apparaît pas dans les documents d'archives sur les opérations, qui ne lui accordent ainsi aucune existence » (p. 40). La comparaison des trois histoires permet de mieux saisir les évolutions de la prise en charge des blessures au visage. Albert Jugon, touché dans les premières semaines de la Grande Guerre, est laissé seul et quitte difficilement le champ de bataille. Ses soins sont caractérisés par l'improvisation, les atteintes faciales n'ayant pas été mentionnées dans les « Conseils aux chirurgiens » distribués aux praticiens mobilisés, tandis que « la disproportion entre l'apparence effrayante de l'atteinte et sa gravité véritable » (p. 35) accentue la confusion du personnel médical. Jean Lequertier, quant à lui, est blessé en Indochine le 1^{er} avril 1953, mais le temps ne fait rien à l'affaire : il rencontre les mêmes difficultés à quitter le champ de bataille, est confronté à la même improvisation et à des chirurgiens aussi peu préparés que quarante ans auparavant. Enfin, Jason Hare, est un soldat britannique,

combattant en Afghanistan, blessé en 2008 par un engin explosif improvisé : rapidement évacué par avion, il est soigné par des spécialistes. D'un point de vue médical, les défigurés sont de mieux en mieux pris en charge. Les blessés de la Grande Guerre attendent souvent des mois avant d'être opérés, ceux d'Indochine bénéficient des lieux de soin et de sociabilités mis en place par leurs aînés comme le Château de Moussy-le-Vieux ou la maison de Coudon dans le Var et ceux du ^{xx}^e siècle bénéficient d'un traitement individualisé et adapté qui leur permet de limiter les séquelles fonctionnelles. En revanche, d'un point de vue social, les blessés semblent confrontés aux mêmes difficultés. L'étude de ces dernières, attentive aux détails et aux anecdotes, n'est pas sans rappeler l'analyse interactionniste des stratégies des personnes handicapées pour « briser la glace », décrites par exemple par Erving Goffman dans *Stigmates* (Paris, Ed. de Minuit, 1963). Par ailleurs, le récit de la blessure n'est jamais héroïsé par les acteurs : Albert Jugon se met en scène livré à lui-même, l'expérience combattante de Jean Lequertier « paraît toute entière écrasée par la souffrance et la mort entrevue » (p. 45) tandis que Jason Hare parle peu de combat pour mettre en avant la dimension humanitaire de son travail et ses rencontres avec les civils.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de l'atteinte faciale « saisie d'un point de vue "visuel" mais aussi quantitatif et scriptural » (p. 14), fondée sur l'expérience américaine de la guerre. Sophie Delaporte commence par souligner que la guerre de Sécession marque une rupture fondamentale car elle coïncide avec l'irruption de la photographie du champ de bataille et s'inscrit dans « un mouvement de visibilité accrue des corps » (p. 104). Pour la première fois, sont donnés à voir des cadavres de soldats sur le champ de bataille, faisant sauter « la barrière d'invisibilité des corps mutilés ou des cadavres en rapportant à l'arrière le tragique de la guerre » (p. 105). Bien que les morts par maladie restent majoritaires, la blessure est désormais au cœur des représentations du phénomène guerrier. Ce mouvement se poursuit après le conflit, de nombreux mutilés se rendant au musée des défigurés pour se faire photographier afin de réclamer une pension. Pendant la Grande Guerre, l'image est déjà beaucoup plus contrôlée. « Le nom des blessés n'apparaît plus [...] le vétéran ne présente plus lui-même sa mutilation [...] on photographie avant tout l'appareillage prothétique, chosifiant ainsi le blessé » (p. 121), tandis que pendant la Seconde Guerre Mondiale, les représentations de l'atteinte faciale sont limitées à la presse médicale. Le phénomène se poursuit dans les conflits suivants car « la règle implicite devient la non-diffusion d'images de soldats américains tués ou mutilés au combat » (p. 124). En effet, le magazine *Life* publie le 27 juin 1969 les visages des tués de la semaine

au Vietnam, mais montre les photos des soldats en vie, pas leurs cadavres. De même, en 2007, *Paris Match* et *Le Monde* montrent des mutilés américains d'Afghanistan, mais aucun mutilé français ; il faut pour cela attendre 2012 et le retrait des forces française d'Afghanistan. Ainsi « on passe d'une diffusion très vaste lors de la guerre civile [...] à une restriction extrême au début du ^{xx}^e siècle » (p. 129). En s'appuyant sur de nombreuses données statistiques, Sophie Delaporte cherche à évaluer ce qui détermine la mort ou la survie des blessés à la face dans les différents conflits. Elle observe deux tendances : parmi les blessés, le pourcentage de touchés à la face augmente (6 % des blessés au milieu du ^{xx}^e siècle, contre 30 % aujourd'hui), mais ce type d'atteinte tue de moins en moins. La « survivance » de cette catégorie de blessés s'explique par une prise en charge de plus en plus rapide et adaptée, tandis que l'accroissement de la proportion des blessés au visage est lié aux techniques de protection de l'armée américaine (casque et gilet pare-balle) qui protègent mieux d'autres parties du corps. L'auteur conclut en soulignant donc que « c'est moins la capacité des engins vulnérants à détruire les corps que les moyens médicaux déployés pour les sauver qui apparaît déterminante dans la survie » (p. 165).

Le lent développement d'une spécialité médicale consacrée à la reconstruction des visages est retracée dans la troisième partie du livre. Si des travaux scientifiques sur le sujet sont produits en masse pendant la guerre de Sécession, le flot de publications se tarit en temps de paix. L'absence de lieux spécialement consacré aux atteintes faciales « explique en partie les difficultés à pérenniser ce nouveau champ chirurgical » (p. 178). Pendant la Première Guerre mondiale, ce sont principalement des dentistes qui sont chargés de reconstruire les visages : en effet, il faut attendre la seconde moitié du ^{xx}^e siècle pour que la chirurgie maxillo-faciale devienne une discipline à part entière en France et que se développent revues et sociétés spécialisées et pérennes par-delà le moment de l'urgence guerrière. Enfin, Sophie Delaporte rappelle qu'avec le temps, « le trauma a semblé prendre le pas sur la blessure » (p. 251), rappelant que l'étude des atteintes au visage ne peut se réduire à leur dimension physique mais doit prendre en considération sa composante psychologique, soulignant la complémentarité de deux historiographies ne dialoguant pas toujours entre elles.

Dans ce riche ouvrage, Sophie Delaporte analyse les atteintes faciales en temps de guerre sous différentes perspectives. Elle mêle habilement histoires sociale, culturelle et scientifique, pour mieux interroger le rapport des sociétés occidentales à la violence guerrière et à ses représentations. Loin d'offrir un récit désincarné, le livre donne la parole aux blessés, et elle leur rend

également un visage, en montrant leur photographie avant et après la blessure. Une note de l'éditeur indique cependant que certains documents proposés par l'autrice ont été écartés, « pour des questions liées surtout à la qualité des images » mais reconnaissant également que dans quelques cas « [les éditeurs] ont considéré que le contenu présentait un caractère trop difficile » (p. 17). Cela montre bien à la fois le « refus de nos sociétés de voir la réalité de la violence [...] et du souci de s'en détourner » (*ibid.*) et l'importance de ce livre. En effet, l'invisibilisation des corps meurtris risque de nourrir un oubli des réalités de la guerre limitant la nécessaire réflexion sur l'engagement militaire des États français et américain dans de nombreux conflits asymétriques, dans des pays qui n'ont pas eu le luxe, contrairement aux sociétés occidentales, de se « déshabituer à l'idée de la mort [à la guerre] » (p. 167).

Paul-Arthur Tortosa

European University Institute, I-50014
Paul-arthur.tortosa[at]eui.eu

Mireille DOTTIN-ORSINI, Daniel GROJNOWSKI, *L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle Époque*
Paris, Hermann, 2017, 267 pages

La fascination des élites culturelles et scientifiques françaises de la seconde moitié du XIX^e siècle envers la prostitution a provoqué une prolifération d'œuvres et de documents – devenus archives au fil des années – que Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski proposent d'étudier. En restituant ce que les auteurs appellent l'imaginaire de la prostitution à cette époque, Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski étalent au fil des pages une multiplicité de sources dont les perspectives convergent, malgré des modalités de production variées. D'entrée de jeu, les auteurs mettent en garde leur lectorat : les représentations analysées sont le fruit de points de vue masculins, les expériences subjectives des femmes dites prostituées « [occupant] un domaine à jamais perdu » (p. 24). Des chansons de ruelle aux ouvrages scientifiques, en passant par les œuvres littéraires et documents « journalistiques », *L'Imaginaire de la prostitution* offre un fascinant panorama de représentations qui, bien qu'elles appartiennent à l'histoire, trouvent certainement des échos à l'ère contemporaine.

De tels échos sont particulièrement observables du côté de la production scientifique. L'incontournable ouvrage *De la prostitution dans la ville de Paris*, rédigé par Alexandre Parent-Duchâtelet, laisse un héritage qui cimente l'essentialisation de « la prostituée » et clame sa nécessaire surveillance par les autorités. À cette voix s'ajoutent celles

de Cesare Lombroso, de Pauline Tarnowski et de quelques policiers retraités dont la misogynie à peine dissimulée assimile les origines de la prostitution aux bassesses et à l'immoralité du sexe faible. Par ailleurs, ces écrits, enjoignant à réglementer voire à abolir la tarification des services sexuels, sont rarement contestés. La presse écrite respecte les tabous de l'époque et s'en tient à évoquer – à demi-mots et sous le couvert de l'humour – les activités prostitutionnelles, tout en se gardant d'en critiquer la répression. C'est notamment la censure qui pousse une des rares voix dissidentes, celle du client Octave Mirbeau, à publier son témoignage hors de France.

Cette même censure s'étend aux domaines liés aux arts, ce qui ne rend pas moins friands les artistes français de la thématique prostitutionnelle. Encore une fois, les femmes qui vendent leur sexualité sont représentées comme des femmes déchues, vouées à un destin tragique. Du côté de la musique, les distinctions entre opéra et chanson de rue reflètent le fossé grandissant à l'époque entre bourgeoisie et classe populaire. Le premier met en scène des courtisanes et dédaigne les « pierrettes », « lorettes » et « horizontales » qu'il repousse vers le second, sujet trop vulgaire pour ses amateurs et amatrices. Ce sont justement ces sensibilités bourgeoises que nombre d'hommes de lettre – entre autres les frères Goncourt, Émile Zola, Joris-Karl Huysmans et Guy de Maupassant – se donnent pour mission de choquer malgré la menace de la censure. Certains d'entre eux sont clients et étalent les détails de leurs ébats dans leurs correspondances et ouvrages, en omettant quasi-systématiquement de mentionner l'aspect transactionnel de ces relations. Ils avouent leur désillusion, provoquée par le choc des rencontres entre un imaginaire idéalisé – où les femmes prennent plaisir à la sexualité et se montrent aimantes – et la réalité, moins reluisante. Néanmoins on retrouve dans leurs écrits quelques vestiges de témoignages de femmes, qui auront sans doute été romancés et mêlés à la fiction par les écrivains.

Outre ces traces retouchées, quelques archives contiennent des paroles de femmes dites prostituées dont le témoignage est effectué à la première personne. Dans leurs correspondances avec des « placeuses », agentes médiatrices entre femmes et maisons closes, elles se décrivent physiquement, demandent du travail et donnent leur lieu de résidence. Dans celles avec les autorités, elles se rapportent en vertu des règlements et, très rarement, se plaignent de leurs conditions de vie. Les contextes d'écriture de ces témoignages se prêtent peu aux sentiments intimes qui ne trouvent expression que dans les missives rapportées plus ou moins fidèlement par les hommes de lettres.